

**L'Autre: Culpabilité et mort dans
Le sang des autres
de Simone de Beauvoir
et *L'Autre* de Julien Green**

Prof. Assist. Iman Karim Ahmed

Chercheur: Shawqi Saadoun Mohamed Ali

Sizar-2017@uomustansiriyah.edu.iq

Shawqi_saadoun@uomustansiriyah.edu.iq

Université Al-Mustansiriyah – Faculté des lettres –Département de Français

**الآخر: الذنب و الموت في «دم الآخرين»
لسيمون دو بوفوار و«الآخر» لجوليان كرين**

أ.م إيمان كريم أحمد

الباحث / شوقي سعدون محمد علي

الجامعة المستنصرية / كلية الآداب / قسم اللغة الفرنسية

Sizar-2017@uomustansiriyah.edu.iq

Shawqi_saadoun@uomustansiriyah.edu.iq

Sommaire

Le XXe siècle a été caractérisé par l'émergence d'une pensée philosophique existentielle. L'un des intérêts était d'éclaircir la notion de l'Autre au milieu des fluctuations psychologiques, sociales et des circonstances complexes. Ces fluctuations ont prévalu pendant la période des deux guerres mondiales où l'Homme souffrait d'aliénation de soi et de société, selon la perspective philosophique de Simone de Beauvoir et de Julien Green. Cela s'est manifesté dans leurs deux romans *Le Sang des autres* du premier et *L'Autre* du second. Il convient de noter que les deux auteurs croient à la doctrine existentialiste et ils y appartiennent. Cela nous incite à aborder certains des éléments importants qui caractérisent l'Autre dans cette pensée existentialiste: (la culpabilité et la mort).

C'est-à-dire la conviction profondément enracinée ou le sentiment de culpabilité inhérent de l'homme à la suite de la mort inévitable de la femme en tant qu'Autre.

Mots clés: l'Autre, culpabilité, aliénation, conviction dostoïevskienne, mort.

Introduction

La recherche porte sur la notion de l'Autre entre la culpabilité et la mort dans *Le Sang des autres* de Simone de Beauvoir et *L'Autre* de Julien Green. Nous aborderons donc le thème d'aliénation que ce soit une quête d'identité ou d'un état humain en toutes ses formes, concernant la dissociation de la société, le sentiment d'isolement et l'incapacité de communiquer avec les autres. Cela pousse vers une fin probablement tragique. Ensuite nous tentons de présenter un aperçu historique et d'expliquer ce concept d'un point de vue philosophique et psychologique, en prenant en considération des particularités de l'interprétation chez les deux auteurs.

Étant donné que les deux romans débutent par le décès des deux personnages : (Hélène et Karin). La mort de la femme représente donc un trait commun dans les deux romans : *Le Sang des autres* et *L'Autre*. Il est donc possible de souligner ce sujet, car la mort est une fin inévitable pour les femmes en particulier, même si les circonstances et des raisons qu'adoptent les deux écrivains varient. Cela peut être des sentiments d'infériorité et d'exclusion causés par la communion masculine ou bien encore confier à elle le rôle d'incarner la mort absurde et l'échec lié au conflit entre la foi et l'homosexualité.

Nous allons essayer finalement d'expliquer la conviction Dostoïevskienne chez (Blomart) dans *Le Sang des autres*, le protagoniste se sent coupable même s'il n'est pas responsable envers les autres. Par la suite nous tentons d'éclaircir le nœud de culpabilité chez (Roger) dans *L'Autre*, qui mène Karin vers le chemin du péché. Donc, en raison de sa perte de foi, il ne peut pas la ramener sur la bonne voie. Sa mort a été principalement causée par ses péchés, selon la société que l'a jugée. Il convient de noter que les deux expressions ci-dessus s'accordent en quelques points, mais ils désaccordent en autres. Pour clarifier l'objective de notre recherche, il est indispensable de poser les questions suivantes : Quels sont les

facteurs qui amènent les personnages masculins à se sentir coupables de la mort des personnages féminins ? Et quelles sont les raisons qui ont conduit la femme à mourir ? Ces questions sont abordées dans le corps de notre recherche. Il convient également de noter que l'approche que nous avons suivie dans notre recherche est celle psychanalytique pour atteindre à un diagnostic logique de l'état de l'Autre au milieu de tout ce que nous avons évoqué ci-dessus.

Conviction dostoïevskienne ou culpabilité racinée?

Que signifie la conviction dostoïevskienne? Et qui est Dostoïevski? Il est nécessaire de poser des questions afin de mettre en évidence cette conception. Le philosophe et romancier russe Fiodor Dostoïevski est principalement connu pour ses romans *Crime et Châtiment* et *Les Frères Karamazov*, dans lesquels il fait référence à sa conviction: la responsabilité de chacun de nous envers chacun et envers tout:

«(...) *chacun de nous est assurément coupable ici-bas de tout envers tous, non seulement par la faute collective de l'humanité, mais chacun individuellement, pour tous les autres sur la terre entière.*» (Dostoïevski, 1973, p. 159)

L'œuvre de Dostoïevski aborde, à travers les personnages principaux la difficulté d'établir des relations solides et constructives avec les autres. Les héros ont tendance à se sentir isolés des autres comme celui de *Crime et Châtiment* (Raskolnikov) qui ne cesse de se cacher dans une pièce ou de marcher dans les rues de Saint-Pétersbourg. C'est ce que nous appelons l'isolement existentiel absolu. Nous touchons aussi l'incapacité d'Ivan Karamazov à renforcer ses liens familiaux avec ses frères. Dostoïevski possède une personnalité complexe, et il est très réservé. Ses interactions avec les autres sont parfois instables. Cependant, il

est conscient de l'importance de la relation avec autrui qui est une des questions centrales de ses œuvres, car cela est essentiel pour lui parce que les relations humaines amicales représentent la clé d'une vie libre et heureuse. Pour Dostoïevski, l'impossibilité de faire une relation apaisée avec autrui est la principale préoccupation de l'époque, c'est pourquoi il écrit des romans pour démontrer qu'il est possible d'échapper à l'égoïsme, c'est-à-dire à l'incapacité de considérer un autre être humain comme semblable à moi, mais différent de lui. Ainsi sa conviction est donc la suivante:(nous sommes tous coupables devant tous et pour tout):

«Dostoïevski, lui, propose l'universalisation effective, quoiqu'avant tout spirituelle, du principe de culpabilité. Lorsque le jeune frère mourant du futur moine affirme que «chacun de nous est coupable devant tous et pour tout, et moi plus que tous les autres»⁽¹⁾

Dans sa thèse, Nicolas-Pierre écrit: *«Le Sang des autres apparaît comme le lieu d'une nouvelle réécriture d'un scénario obsessionnel, centré sur la culpabilité d'un homme»* (Delphine, 2013, p. 359), il s'agit de la culpabilité du riche Jean Blomart qui considère que son existence influence le destin des autres, en particulière de ses proches, puisque Jean refuse d'entrer dans une relation amoureuse avec Hélène sous prétexte de ne pas confisquer sa liberté et son droit à l'existence. Hélène est une jeune fille (une référence à l'amie de Beauvoir: Zaza). En décrivant la culpabilité de Blomart envers Hélène, Beauvoir veut démontrer indirectement sa culpabilité envers son amie d'enfance (Elizabeth) comme nous le décrirons.

Afin d'évaluer le concept de culpabilité chez Simone de Beauvoir, il est nécessaire de consulter de nombreux mémoires et œuvres de l'auteur, cependant

1- «Coupable devant tous et pour tout» | Cairn.info, consulté le 9 mai 2024, 05:02.Pm

ce qui frappe l'attention, c'est l'attachement de l'écrivaine à son amie: Elizabeth (Zaza) qui était sa meilleure, mais elle a décédé brusquement en 1929 à la suite d'une encéphalite virale. Ce qui a suscité une grande douleur à Simone alors qu'elle avait (21 ans) et qui n'était jamais coupable de sa mort. Son sentiment de culpabilité pour la mort de Zaza, est du fait que De Beauvoir est toujours en vie, tandis que son amie est morte. De Beauvoir considère la mort de Zaza comme une tragédie qui constitue un échec pour sa libération. Ainsi, elle conclut dans *Les Mémoires «d'une jeune fille rangée»*: «*Ensemble nous avons lutté contre le destin fangeux qui nous guettait, et j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort.*» (Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, 2011, p. 358)

La dernière phrase de la citation précédente témoigne la culpabilité, même si De Beauvoir n'a pas exprimé les raisons de ce sentiment dans aucun de ses livres. Cependant, nous tentons d'exprimer ce sentiment en réalisant une lecture analytique concise d'une de ses œuvres, dans lesquelles Zaza est évoquée: dans *Quand prime le spirituel*, elle affirme: «*Et j'avais tout à fait manqué le récit de ce qui était à mes yeux le grand vu crime spiritualiste: la mort de Zaza.*» (Beauvoir, *Quand prime le spirituel*, 1979, pp. 7-8)

Dans son œuvre ci-dessus, De Beauvoir exprime aussi à travers le personnage de Chantal sa culpabilité envers Zaza parce qu'elle est préoccupée à son nouvel amour: Paul, alors qu'elle néglige son amie Anne:(qui fait référence au Zaza en réalité) durant la période qui précède sa mort: «*Anne ne se froissa pas (...) mais elle acceptait toujours les excuses de Chantal avec la plus sincère gentillesse, (...) L'amitié ne se mesure pas aux heures de présence (...)*» (Beauvoir, *Quand prime le spirituel*, 1979, p. 164)

En explorant l'imaginaire de l'écrivaine, il est possible que la relation entre Chantal et Paul renvoie à celle de De Beauvoir avec Sartre qui l'a rencontrée peu

avant la mort de son ami. Ainsi, le sentiment de culpabilité de De Beauvoir n'est pas seulement dû du fait qu'elle reste vivante, mais aussi de son amour en peu de temps avant la mort de son amie. Selon elle, cela la pousse à négliger Zaza. Ce sentiment de culpabilité née de l'engagement et du sens de responsabilité de l'écrivaine envers l'autrui et qui se manifeste dans *Le sang des autres*. Dans *La force de l'âge*, De Beauvoir mentionne l'utilisation du personnage dans *Le sang des autres*: Blomart, tel un miroir pour refléter la souffrance de son enfance et pour justifier la culpabilité qu'elle ressent au cours de la mort de Zaza, en faisant Blomart ressentir coupable d'avoir indirectement causé la mort de son meilleur ami Jacques. Alors qu'il avait aussi vingt ans, que de De Beauvoir lors de la mort de son amie. C'est ainsi qu'il se persuade de sa culpabilité et sa responsabilité dans la mort de l'Autre:

« (...) J'ai prêté à Blomart certaines des émotions de mon enfance: elles ne justifient pas le sentiment de culpabilité qui pèse sur toute sa vie. Je m'en suis avisée, j'ai supposé qu'à vingt ans il avait involontairement provoqué la mort de son meilleur ami: mais jamais un accident ne suffit à déterminer la ligne d'une existence (...)» (Beauvoir, *La Force de l'Age*, 1960, p. 547)

Depuis sa naissance, le sentiment de culpabilité de Jean est ancré dans sa conscience car il considère qu'il est responsable du destin des autres, cependant, il a tort de croire qu'il peut se libérer de la culpabilité en abandonnant son passé. Le roman débute donc par les remords de Jean, confirmant ainsi son malaise existentiel lié à sa présence dans ce monde:

«Elle peine, elle va s'éteindre, elle sera éteinte à l'aube. À cause de moi (...) Parce que j'existe. J'existe (...) ma présence, sa mort. Parce que j'étais là, opaque, inévitable, sans raison. Il aurait fallu ne jamais être. D'abord Jacques, à présent Hélène.» (Beauvoir, Le Sang des autres, 1945, p.12)

En plus, Jean brise le cœur d'Hélène après qu'elle quitte son fiancé afin d'entrer sa vie, mais il la rejette avec violence. Hélène est amenée à se donner à quelqu'un comme une sorte d'autopunition imprudente en raison du désespoir et de l'humiliation qu'elle ressentit à cause de ce rejet. La jeune fille revient enceinte d'un enfant non désiré. Elle est obligée de se tourner vers lui pour l'avorter. Jean lui propose un coup de main, mais il découvre à ce moment-là la gravité de sa culpabilité et l'ampleur de son amour pour elle. *Le Sang des autres* se concentre aussi sur la culpabilité de Blomart envers une femme qu'il aime, même si cet amour n'est pas dans sa forme idéale car, la question de l'exercice de la liberté du héros est étroitement liée à la souffrance et à la mort de son amante à la fin du roman:

«Celui qui l'avait couchée sur ce lit, c'était moi. Je n'avais pas voulu entrer dans sa vie, j'avais fui, et ma fuite avait bouleversé sa vie. Je refusais d'agir sur son destin et j'avais disposé d'elle aussi brutalement que par un viol. Tu souffrais à cause de moi, parce que j'existais.» (Beauvoir, Le Sang des autres, 1945, p. 127)

Effectivement, le roman met l'accent sur sa culpabilité face à la mort d'Hélène, mais nous voyons également que ce sentiment de culpabilité ne se limite pas à la mort d'Hélène ou de Jacques, mais précédé plutôt de ce que nous lisons au début du roman concernant sa souffrance et son incarnation de l'amertume de Louise (servante de la famille de Blomart) en raison de la mort de son enfant, même si la

mort de cet enfant n'est pas la faute de Blomart pas de tout, mais son sentiment de responsabilité excessive envers les autres a eu un effet considérable sur sa vie:

«(...) *ma faute. La faute de sourire pendant que Louise pleurait, la faute de pleurer mes larmes et non les siennes. La faute d'être un autre*». (Beauvoir, *Le Sang des autres*, 1945, p. 18)

Dans *La Force de l'âge*, De Beauvoir souligne que (la conviction dostoïevskienne) chez Blomart concernant sa culpabilité au roman se limite à son sentiment de responsabilité envers tout, impliquant une intervention dans le destin d'autrui d'une manière ou d'une autre. Cependant il est incapable de ne rien faire, ce qui ajoute au sentiment de culpabilité de l'écrivaine que nous pouvons définir comme une (négligence involontaire) et l'incapacité à changer le sort de sa chère amie Zaza:

«*Dans Le Sang des autres (...) Je décidai que bon gré mal gré, nous intervenons dans des destins étrangers et que nous devons assumer cette responsabilité. (...) je sentais avec acuité qu'à la fois j'étais responsable et que je ne pouvais rien.*» (Beauvoir, *La Force de l'Age*, 1960, p. 610)

D'autre part, il est nécessaire de prendre en compte le nœud de culpabilité chez Julien Green, car les premières indications de ce nœud sont liées à sa conversion au catholicisme alors qu'il est protestant de naissance, issu d'une famille religieuse stricte, notamment sa mère pieuse:

«(...) *Julien Green. Si sa culpabilité personnelle qui, on le sait bien, a alimenté tous ses écrits, se rattache à la relation qu'il avait eue avec sa mère, de son vivant comme après son décès (...)*» (Saliba-Chalhoub, 2014, p. 15)

L'écrivain est donc hanté par le nœud de culpabilité familial car, cette conversion lui suscite un sentiment de culpabilité violent issu de la conviction d'avoir trahi la mémoire de ses parents, mais il se sent également coupable à cause de son homosexualité religieusement condamnée. Cette condition déviante qui s'oppose à la nature humaine selon les interprétations de la Bible auxquelles Green croit. Nous remarquons que l'homosexualité est un sujet récurrent dans l'œuvre de Green, notamment dans *Le Malfaiteur*. Nous y retrouvons Jean, quarante ans dont la vie est remplie de péchés, le criminel aux préférences homosexuelles qui voit la beauté des jeunes hommes comme un idéal pour son destin et son existence. Le roman met en lumière le thème de la culpabilité sexuelle dans sa dimension religieuse et spirituelle, c'est-à-dire l'une des formes de la lutte entre l'âme et le corps:

- *«dit-il, j'avais rendez-vous, oui, rendez-vous avec quelqu'un...un jeune homme d'une grande beauté...des yeux gris clair et un visage très brun...un cou...Il porta les mains à sa gorge.*
- *Vous rappelez-vous, à Rome, dans la chapelle Sixtine...Qu'est-ce que je vous disais?*
- *(...) Si je le voyais ! Je le voyais tous les soirs, accroché au-dessus de mon lit, dans un mince cadre de bois blanc.» (Green, Le Malfaiteur, 1995, pp. 126-125)*

En réalité, un passage (cité ci-dessous) de Green dans son journal nous a attiré, où il a évoqué le danger de préoccuper de la manière de satisfaire le désir charnel et de l'influence qu'il a sur sa foi. Ses écrits montrent qu'il a eu de longues discussions théologiques avec des clercs sur l'effet de culpabilité corporelle sur l'âme, mais aucun n'a pu lui donner une explication convaincante qui répond à toutes ses interrogations à cet égard. Il a donc eu recours à ses convictions

personnelles pour délivrer le corps du péché d'homosexualité, en accusant l'âme car, elle est le dynamisme qui contrôle le corps le mène et obéit à ses exigences.

Cependant, nous pouvons constater que ses convictions ne l'ont plus fait conduit à des réponses ou des explications adéquates, alors il a eu recours une fois de plus à poser sa question: Comment une âme pure peut-elle être compatible avec la bassesse d'un acte obscène ? Mais, il parvient finalement à une conclusion qu'il résume comme suit: (un individu est capable de créer les conditions requises pour accomplir quelque chose de désagréable, en tant que chose nécessaire et inévitable). De cette leçon, Green est considéré comme coupable (comme nous avons déjà indiqué) d'avoir trahi la mémoire de sa pieuse mère protestante en créant les conditions de sa conversion au catholicisme tout en suivant le chemin de son homosexualité comme un fait inévitable:

«Beaucoup réfléchissent au plaisir physique et à la façon dont il attaque la foi. Aucun théologien n'a jamais pu m'expliquer comment les fautes du corps peuvent atteindre l'âme. À vrai dire, ce n'est pas le corps qui est coupable, mais bien l'âme qui consent. Là est le mystère. Comment, étant esprit, peut-elle consentir à ce qu'elle déteste ? Mais le fait est là: le voluptueux prépare le lit de l'incroyant» (Green, Journal 1961 ,1949-1928, p. 676)

Le nœud de culpabilité est donc présent à *L'Autre*, mais ce sentiment est un peu différent de celui de Simone de Beauvoir car, Green souffre d'auto-culpabilité qui découle de sa lutte intense entre sa foi religieuse d'une part et son homosexualité d'autre part. Il affirme son admiration pour les écritures de Dostoïevski, bien qu'il ne les ait lues que trop tard:

*«J'ai lu Dostoïevski plus tard, à plus de cinquante ans,
heureusement, car plus jeune, j'aurais été influencé»
(Auroy, 2015, p. 10)*

Après que son ami Robert (avec qui entretenait une relation homosexuelle) qui lui ait recommandé de lire une œuvre de Dostoïevski, Green ressentit l'étendue des talents littéraires de Dostoïevski. Cela a suscité de nombreuses interrogations dans son esprit, telles que Dostoïevski, après avoir lu son œuvre, il n'avait aucune influence sur lui ce qui lui faisait craindre l'influence de ce dernier sur ses écrits car, il peut recevoir de lui une intense inspiration spirituelle de sa part. Ensuite, Green souligne qu'un véritable écrivain ne doit pas être influencé par les propositions d'un autre écrivain, à moins que ces propositions ne soient vraiment cohérentes avec ses propositions personnelles:

*«J'ai pensé à Dostoïevski dont Robert m'a souvent parlé, (...)
Je suis allé chez Plon acheter La Confession de Stavroguine
(...) Il va sans dire que je trouve ce récit admirable. Tout est
beau (...) Je me suis demandé si ce livre ne m'obligeait pas à
changer quelque chose au mien (...) Si je suis vraiment un
écrivain, je ne dois pas craindre Dostoïevski.» (Green,
Journal intégral 2019, 1940-1919, p. 554)*

Il est évident que Karin (le miroir de l'écrivain,) est le point central du nœud de la culpabilité, mais ce qui nous intéresse à présent, c'est ce que Roger endure qui a commis un péché contre la vierge qui cherchait l'amour et la tendresse. Roger éprouve donc le sentiment de culpabilité envers sa victime, parce qu'il sait qu'il était l'homme qui la conduisit à l'adultère et à la soumission aux caprices des officiers allemands. C'est pour récompenser la douceur et l'amour qu'elle a perdu, surtout après qu'il l'ait abandonnée et revenue en France, qu'elle ait goûté pour la première

fois aux plaisirs de l'amour et du sexe, parce qu'elle était jeune vierge lorsqu'elle l'a rencontré pour la première fois à Copenhague. Le sentiment de culpabilité de Roger n'est apparu qu'après sa conversion de l'athéisme, après la fin de la guerre dans laquelle il a passé quatre ans en captivité parce qu'il a cherché un salut spirituel des fardeaux du passé qui l'avaient accablé. Nous observons clairement ce fardeau à travers sa lettre à Karin:

*«Karin (...) Peut-être ne vous rendez-vous pas compte de toute la portée de notre nouvelle rencontre qui doit effacer l'autre, celle d'il y a dix ans. En priant pour moi qui suis le vrai coupable, vous m'aideriez à retrouver la paix»
(Green, L'Autre, 1971)*

Cependant, la culpabilité de Roger et sa quête du salut en ramenant Karin sur le chemin de la foi, ont apporté à nouveau du miser à elle car même son sentiment de culpabilité (selon Karin) n'était barbouillé que par l'égoïsme cherchant à atteindre sa paix spirituelle. Apporter des données précises, nous observons chez Green lui-même à travers sa quête de cette paix en se rattachant à sa foi religieuse héritée de sa mère d'une part, et l'égoïsme en raison de son désir homosexuel d'autre part. Ainsi, Green souhaite trouver un équilibre entre sa culpabilité face à ses troubles sexuels et la fidélité envers sa foi divine:

«(...) Je me sentais prise à la gorge (...) mais par le dépit et l'indignation (...) quelle impudeur et quel égoïsme ! Je reconnaissais là le fêtard converti qui se roule dans les délices de sa culpabilité (...) demande à sa complice d'hier de l'aider à trouver la paix (...)» (Green, L'Autre, 1971, p. 160)

D'après sa conversation avec Karin, Roger réfléchit à sa culpabilité en 1939 lorsqu'il l'a convaincue de renoncer à sa foi religieuse pour satisfaire ses désirs sexuels. Il est également considéré comme coupable à son retour dix ans plus tard quand il a cherché la paix spirituelle issue de son égoïsme au détriment de la misère de Karin. C'est parce qu'il a décidé de la quitter et de partir pour se retrouver loin:

- *«Karin, oubliez ce que je vous ai dit en 39, fit-il d'une voix surexcitée. Je me trompais, je voulais vous avoir à moi seul, c'était le désir qui parlait. (...)*
- *Oui, fit-il d'un air coupable qui raviva mon indignation. Il faut essayer de me comprendre. J'étais un autre homme.» (Green, L'Autre, 1971, p. 178)*

Roger pense que son salut spirituel réside dans sa confession de culpabilité à Karin et qu'il est la raison principale pour éveiller sa sensualité dormante, mais il accroît la situation en condamnant Karin à vendre son corps à des étrangers. En effet, Roger n'a pas accepté sa culpabilité en incitant Karin à suivre le chemin qu'elle a suivi pendant l'occupation, tout en refusant de reconnaître la sienne. Il confie alors à l'un des prêtres la responsabilité de trouver sa paix spirituelle afin de réformer ce qui reste d'elle. Il la laisse seule face à son destin ambigu au milieu de l'ostracisme et de la condamnation de la communauté de sa ville. Il a choisi de partir sans retour et de laisser derrière lui son passé avec ses souvenirs de péché et de regrets:

«L'espoir m'a manqué tout à coup de reconquérir le bonheur avec toi, non par ta faute, mais par la mienne (...) et maintenant c'est fini, tout est fini pour moi, la jeunesse et la joie. Ne demeure que l'amour que je t'avais donné et que je garde. Roger.» (Green, L'Autre, 1971, p. 309)

L'Aliénation: de soi et de société

Il est évident que l'aliénation est une caractéristique commune dans les deux romans étudiés. Cette particularité mérite d'être soulignée, puisqu' elle évoque un aspect de douleur de l'Autre. Cependant, il faut d'abord expliquer ce concept, au moins d'un point de vue philosophique. Historiquement, ce concept a été interprété différemment chez certains philosophes, comme Rousseau, Hegel et Marx, leurs interprétations, à ce temps-là, tendaient à souligner les souffrances causées par l'injustice sociale, résultant du déclin de l'essence humaine sous le rationalisme contemporain:

«L'aliénation est d'abord conçue par Rousseau comme inadéquation de la nature humaine au monde social sous l'effet de la rationalité moderne (...) Avec Hegel (...) l'aliénation désigne également la perte de soi dans l'altérité (...) avec Marx, l'aliénation (...) la forme diminuée de l'essence humaine sous l'effet du travail exploité (...)»⁽¹⁾

Psychologiquement, L'aliénation sociale se produit lorsque quelqu'un se retire ou s'isole de son entourage ou des autres. Ils peuvent également montrer qu'il y a une distance symbolique qui les sépare et les éloigne des autres y compris de leurs propres émotions. Alors l'aliénation de soi signifie être débranché de soi-même de diverses manières, souvent incapable de former sa propre identité.

Mais, selon Simone de Beauvoir, l'aliénation est considérée à travers une perspective féministe, une séparation de soi par la mesure de la domination masculine. Cette pensée repose sur une éthique existentielle, donc sa philosophie est plus existentielle que sociale parce qu'elle fait partie de la condition humaine qui est caractérisée par l'existence inévitable de la mort sans fuite:

1- <https://worldgender.cnrs.fr/notices/alienation/#>: Consulté le 8 mai 2024, 09 :15.Pm.

«L'inspiration heideggerienne conduit la penseuse à considérer l'aliénation comme partie prenante de la condition humaine marquée par l'être pour la mort, sans possibilité de fuite (...). Ainsi le fond de la philosophie beauvaisienne de l'aliénation est ontologique plus que social.»⁽¹⁾

Il est important de noter que Simone consacre l'onzième chapitre: *La Narcissiste* de son œuvre *Le Deuxième Sexe II*, à la condamnation du narcissisme féminin, elle considère ce comportement comme une forme d'une perte de l'identité où elle réfère aux causes économiques et culturelles du narcissisme. Ce qui rend la femme faible, dépourvue d'activités masculines et confrontée en conséquence à la domination d'homme:

*«On a prétendu parfois que le narcissisme était l'attitude fondamentale de toute femme (...). En fait, le narcissisme est un processus d'aliénation bien défini: le moi est posé comme fin absolue et le sujet se fuit en lui. (...) Ce qui est vrai, c'est que les circonstances invitent la femme plus que l'homme à se tourner vers soi et à se vouer son amour.» (Beauvoir, *Le Deuxième Sexe II*, 1976, p. 392)*

De Beauvoir indique aussi une signification implicite de l'aliénation en tant qu'état physique faible par rapport aux hommes, soulignant les défis qu'éprouvent constamment les femmes à l'âge adulte. Elle la décrit comme «semi-aliénation» où le corps devient une séparation entre la femme et elle-même d'une part et entre elle et le monde d'autre part:

1- <https://worldgender.cnrs.fr/notices/aliénation/> Consulté le 12 mai 2024, 11 :10.Am.

«(...) il est fréquent que la femme traverse chaque mois un état de semi-aliénation (...) à travers cette chair dolente et passive, l'univers entier est un fardeau trop lourd. Oppressée, submergée, elle devient étrangère à elle-même du fait qu'elle est étrangère au reste du monde.»
(Beauvoir, *Le Deuxième Sexe II*, 1976, pp. 63-62)

D'après De Beauvoir, l'aliénation est un dynamisme distingué, il peut pousser l'homme vers des aspects négatif comme la faiblesse, la brutalité et la pitié de soi, mais il peut également maintenir à des aspects positifs comme une réflexion profonde et une autonomie intellectuelle:

«Simone de Beauvoir, dans Le deuxième sexe, analyse les processus de la domination et de l'oppression des femmes tout en tentant de préserver une voie de libération possible, notamment par le travail et la prise de conscience des conditions de l'aliénation des femmes.»⁽¹⁾

En revanche, certaines de ses œuvres se sont concentrées sur l'égalité sociale, en particulière entre l'homme et la femme où l'être humain non aliéné dans une société libre de classes et d'autres catégorisations sociales:

« Construire une société sans classes est le but de l'écrivain engagé ; amener au socialisme où la liberté de l'homme ne sera plus aliénée, dans une société d'égalité et de justice » (Mohammadi, 2003, p. 32)

Dans *Le Sang des autres*, nous pouvons remarquer que le héros, Jean Blomart, se trouve aliéné de plus en plus, non seulement de son père, mais aussi

1- <chrome-extension://efaidnbmnnnibpcajpcgiclfindmkaj/https://eduscol.education.fr/document/3756/download> Consulté le 10 mai 2024, 12:52.Am.

de la communauté de celui-ci, qui pense que ses relations corrompues ont un impact négatif non seulement sur la ville, mais également partout. Après une dispute avec son père sur le soutien aux droits des ouvriers, il décide de quitter de chez lui et d'apprendre le métier d'imprimeur. Il commence à compter sur lui-même.

Cependant, il sent que les ouvriers avaient du mal à le considérer comme un de leur groupe et ils continuaient à le traiter d'une manière distincte. Néanmoins, il poursuit sa décision, se retrouvant dans un modeste appartement et commençant aussi la transition vers un mode de vie plus austère:

- *«Vous savez bien que sur ces questions je n'ai jamais été d'accord avec vous, dit-il.*
- *Ainsi, tu es communiste? dit M. Blomart.*
- *Oui, dit Jean.(...)*

M. Blomart reprit sa respiration ; d'un geste large, il montra la table servie:

- *Mais alors, que fais-tu ici, à la table d'un affreux capitaliste ? (...)*

Il s'était levé, il avait quitté la pièce(...) le fils Blomart ; il occupait donc une place sur terre, une place qu'il n'avait pas choisie. Il était embarrassé de lui-même, mais il n'était pas trop inquiet: sûrement tout pouvait s'arranger; sûrement il y avait une manière de vivre.» ((Beauvoir, Le Sang des autres, 1945, pp. 27-26)

Aussi, nous pouvons dire que l'aliénation de Jean Blomart provient de son impression qu'il n'y a pas d'égalité ni de justice sociale envers les autres, une injustice à laquelle son père contribue également. C'est un indice de Simone de Beauvoir pour

dire que l'homme lui-même peut subir d'aliénation face à l'injustice des autres, comme déjà mentionné. Ce terme fait également référence à une personne soumise à une autre dans une relation autoritaire asymétrique. Ce sentiment est perceptible dans une conversation d'Hélène avec son amie Yvonne à propos de la relation de la première avec Paul (avant d'entreprendre sa relation avec Jean Blomart) où elle indique que son existence ne signifie rien pour Paul car il s'est habitué à sa présence régulière devant lui comme quelque chose de normal, il ne tient compte de son existence en tant que femme dotée d'une personnalité indépendante:

«Paul. Ma vie, ma vraie vie. Je n'ai plus de vie. Seulement cette absence. Je ne vais pas le revoir avant des jours, et des jours. Et lui ne pense pas qu'il ne me verra pas ; il ne pense pas qu'il ne m'aime pas. Tout est plein autour de lui. Je n'existe pas pour lui. Je n'existe pas du tout.»
(Beauvoir, *Le Sang des autres*, 1945, p. 101)

Hélène a ressenti une grande aliénation après sa séparation avec Jean, en raison de son irritation parce qu'elle tente à le déplacer à un endroit plus sécurisé pendant la guerre.

Cela l'oblige à rompre la relation avec elle. En plus, des déplacements dus l'arrivée des troupes allemandes à Paris, ce qui conduit des villageois à devenir des réfugiés et elle est obligée à quitter la ville comme tout le monde. Ainsi, elle est aliénée 'psychologiquement' à cause de l'abandon de son amant et 'géographiquement' en même temps, car elle doit quitter la ville, son passé et ses souvenirs:

«Moi aussi, je vais m'exiler.» Elle regarda autour d'elle. Tout son passé était là (...) près de ce réverbère, Paul l'avait embrassée. En haut de cette rue, avait dit «Je t'aime.» Elle essuya ses yeux (...) elle n'aimait pas Paul.

Jean ne l'aimait pas. Toutes les promesses étaient fausses. L'avenir s'écoulait goutte à goutte hors de la ville, et le passé se vidait (...) il n'y avait plus de passé ; il n'y avait pas d'exil. La terre entière n'était qu'un exil sans retour.» ((Beauvoir, Le Sang des autres, 1945, p. 248)

Au milieu du chaos de l'inquiétude, de peur des effets de la guerre et des mauvaises nouvelles, concernant l'avancée des batailles vers Paris, Hélène se mit à l'exode avec des foules de gens, portant le souvenir de la douleur et du désespoir, réfléchissant à sa solitude:

«Elle se sentait aussi dépaycée que si elle se fût trouvée sur une terre lointaine. Comme si le temps était devenu un vaste espace inexploré (...) Nous sommes tous perdus. Me retrouverai-je jamais?» ((Beauvoir, Le Sang des autres, 1945, pp. 252-250)

L'aliénation d'Hélène s'est intensifiée surtout après son arrivée à Paris et son accord initial avec l'Allemand (Herr Bergman) pour démarrer une entreprise. Cependant, elle a réfléchi à sa propre aliénation d'elle-même surtout après l'annonce de l'exécution d'un ingénieur français s'appelle (Robert Jardiller) fusillé pour entraver aux efforts d'occupation allemands. Au milieu d'une lutte interne, elle cherche à trouver son existence et son identité devant elle-même et devant ses collègues et ses amis:

«Ils me voient, ils existent. Jean existe. Elle mit la tête dans ses mains. C'est parce que je ne voulais pas souffrir: j'ai menti; j'existe. Je n'ai jamais cessé d'exister. C'est moi qui partirai pour Berlin, avec tout mon passé; c'est moi qu'il tenait dans ses bras. C'est ma vie que je suis en train de vivre.» ((Beauvoir, Le Sang des autres, 1945, p. 275)

Après la mort d'Hélène (en raison de sa coopération avec Blomart pour mener une opération contre les occupants), Blomart est confronté à une aliénation du soi et de la société en tant qu'être humain dont l'appartenance ne peut pas être déterminée ni à lui-même ni à la société. La culpabilité de ne pas aimer Hélène comme il devait, s'accompagne de l'envoyer vers la mort, bien que les options soient offertes:

«Comme si j'étais rien. Rien et toutes choses ; présent à tous les hommes à travers le monde tout entier, et séparé d'eux à jamais; coupable et innocent comme le caillou sur la route. Si lourd et sans aucun poids.» ((Beauvoir, Le Sang des autres, 1945, p. 309)

D'après Julien Green, l'aliénation prend parfois la signification de l'enquête d'identité: *«Mes livres sont écrits par quelqu'un que je ne connais pas et que je voudrais bien connaître» ((Green, L'homme et son ombre, 1991, p. 8).*

Cela suggère que Green lui-même s'éprouve l'aliénation de soi et que ses écrites ne sont qu'une tentative de chercher de son identité, en créant des personnages capables de révéler ce qu'il n'en peut pas. Karin semble d'être prise par la souffrance identitaire. C'est une pénible aliénation, une captivité obligatoire dans un être rejeté, déprécié par lui-même et elle se hait et n'accepte pas à être 'Karin': *«(...) je ne voulais plus de moi (...) Je ne voulais plus être la personne que j'étais» (Green, L'Autre, 1971, p. 244)* Ce qui provoque une réflexion à la séparation terrible de soi. C'est évident dans les mots désespérés que Karin adresse à Roger:

«Oui. Ce soir, je regrette d'avoir été mise au monde, parce que je ne suis pas comme les autres. Les autres sont heureux, moi non. Si l'on pouvait mourir sans souffrir, je me demande combien de minutes j'hésiterais» (Green, L'Autre, 1971, p. 72)

L'œuvre de Green reflète une aliénation et isolement de ses personnages; leur fuite, leur incapacité à communiquer avec l'autrui, ce qui crée des personnages souffrant d'une douleur extrême, résultant d'une raison généralement grave et qui les pousse vers des fins tragiques:

«Les romans de Julien Green donnent l'impression de l'impuissance quasi totale qu'éprouvent les personnages à communiquer avec autrui. Ils se sentent emmurés dans cette prison qu'est la demeure et tout ce qu'elle représente: conventions sociales, habitudes et objets banals, confort matériel.» (Razzaghi, Les personnages de Julien Green, reflet du mythe personnel de leur auteur, 2018, p. 32)

Le protagoniste greenien cherche toujours une issue pour se libérer des difficultés de la vie, alors qu'il n'arrive pas à échapper de son amère réalité, à la recherche du bonheur souhaité. Dans *L'Autre*, Roger part en voyage dans une ville lointain (Copenhague) pour se débarrasser de son aliénation et de sa solitude. Autre volonté est d'échapper de l'amertume de la vie qui annonce l'inévitable guerre. Ces ennuis et l'isolement le poussent à satisfaire ses désirs démoniaques comme une tentative d'évasion de la réalité:

«(...) Chez les personnages greeniens, toute tentative d'évasion reste infructueuse: ils ne savent pas comment échapper à eux-mêmes, (...) comment se débarrasser de leur ennui intérieur (...) En tant que but de voyage, ils sont à la recherche d'un remède à leur solitude, à leur ennui (...) Ils se croient sous la domination d'un pouvoir satanique qui règne partout et sur eux, devant lequel ils

se sentent faibles.» (Razzaghi, Les personnages de Julien Green, reflet du mythe personnel de leur auteur, 2018, p. 37)

En effet, l'isolement est un élément caractéristique dans *L'Autre* car, il constitue un point de départ essentiel des événements du roman. Sans lequel, il n'y aurait pas eu de rencontre dans un pays lointain (Danemark) entre le jeune français (Roger) qui s'ennuie et cherche du plaisir charnel et (Karin): la vierge danoise, à noter que chacun, se sent que l'un d'eux est l'Autre:

«L'Autre, dans le dernier roman, c'est aussi Roger (...) Mais, pour Roger, l'Autre c'est Karin (...) Le drame fondamental, dans cette œuvre, paraît naître de la solitude, et la solitude ne devient sensible qu'après le passage de l'Autre, quel qu'il soit. Karin était calme, sinon heureuse, avant que ne vienne Roger. (Green, Œuvres complètes I, 1972, p. 51)

Au début du roman, notamment lors de la scène où le corps noyé de Karin a été retrouvé au port, à quelques mètres de son domicile. Nous pouvons remarquer qu'il y a des voisins qui la connaissaient et qui pleuraient sa mort, Emil, Marie, et Ib. Seuls ceux-là, parmi tous, ont regretté son décès, tandis que tout le monde dans la ville a été heureux de sa mort. Soulignons que tous les habitants de la ville la traitaient avec dédain à cause de son passé et de ses relations avec les soldats allemands pendant la guerre. Ainsi, nous pouvons constater que l'héroïne a vécu une véritable aliénation sociale:

«Karin avait tant d'ennemis qu'il eût fallu mettre en accusation la ville presque tout entière, et puis il n'y avait eu aucun témoin. De toute façon, l'opinion générale était

que la mort avait débarrassé le royaume d'une des plus indignes de ses sujettes. Quelque chose prenait fin. On ne verrait plus l'Allemande promener son visage tourmenté dans les jardins publics.» (Green, L'Autre, 1971, p. 11)

Au début de la troisième partie (récit de Karin), après la fin de la guerre nous voyons que Karin recourt à l'écriture pour exprimer ses souffrances où elle évoque son emprisonnement. Sa solitude et son l'isolement dans la pièce chez elle, décrivant son aliénation de la société comme si elle était un fantôme attendant la punition pour ce qu'elle a fait dans le passé. Mais, raconter sa vie, représente la mort pour elle, témoignant à la fois de son aliénation à elle-même et à la société:

«Ma chambre (...) une autre prison ? (...) La ville est hantée, elle a un fantôme et le fantôme, c'est moi (...) J'aurais préféré qu'ils me tuent pour en finir tout de suite (...) Pourquoi j'écris ceci ? Parce que je me sens moins seule quand j'écris. Il me semble que je parle à quelqu'un (...) Raconter ma vie ? Ce serait mourir de nouveau.» (Green, L'Autre, 1971, pp. 130-129)

Karin a imploré de renouveler la réunion avec Roger pour le convaincre de refaire leur relation physique, c'est tout à fait différent de ce qui était lors de leur rencontre en 1939 lorsque Roger a tenté de persuader Karin et la faire adapter l'athéisme. Nous observons que le changement de Karin à une personne lubrique, c'est-à-dire son aliénation n'est rien d'autre que le résultat du rejet social après l'occupation en particulier:

«Avant la guerre, je n'aurais jamais parlé ainsi, mais l'occupation avait fait de moi une autre personne (...) et l'ostracisme dont je souffrais depuis leur départ n'arrangeait rien dans mon caractère.» (Green, L'Autre, 1971, p. 174)

L'attachement de Karin à l'amour de Roger et se tenir à faire semblant d'être croyante, entraîne un sentiment d'aliénation de soi ou plus précisément d'évasion de soi, ce qui accentue son isolement et sa solitude. Elle n'arrive pas à reconnaître la femme qu'elle aperçoit dans le miroir et qui ne souhaite pas devenir comme elle. Elle déteste de faire ou dire des choses négatives, appartenant à une personne négative et hypocrite, faisant semblant d'être croyante sous couvert de faux repentir:

«Elle me regardait d'un air absorbé et d'une voix polie me demandait qui j'étais. Je ne voulais pas devenir comme elle. Je redoutais de faire ou de dire des choses qui ne me ressemblaient pas». (Green, L'Autre, 1971, p. 195)

À la fin, Karin comprend que son aliénation (qu'elle soit personnelle ou sociale) se termine en retour à sa foi antérieure car, elle souhaite avoir la même foi que Roger; simple et ferme qui fixe tout : *«La vraie foi dérange tout.»* (Green, L'Autre, 1971, p. 232). Cela confirme le conflit que l'écrivain a vécu avec lui-même, la lutte du désir sexuel avec la foi. Effectivement, il s'est produit peu à peu après avoir rencontré le prêtre auquel Roger a raconté l'histoire de Karin:

«Je changeais, (...) Il me racontait ma vie, ma vie ratée. Je ne voulais plus d'elle, comme je ne voulais plus de moi (...) Je ne voulais plus être la personne que j'étais.» (Green, L'Autre, 1971, p. 244)

L'Autre féminin: mort d'Ève:(Karin-Hélène)

Dans de nombreuses œuvres littéraires, les personnages féminins sont classés en marge d'existence. Ces femmes occupent une place loin des personnages clés qui sont créés au centre des récits. La création de ces femmes littéraires et leur condition même, reposent souvent sur les relations qu'elles maintiennent avec quelqu'un qu'il s'agisse d'un père, d'un amant, d'un mari, ou d'un enfant par exemple. Elles ne peuvent pas exister de manière indépendante comme un spectre sans corps.

Cependant, il est évident que la notion d'altérité chez Simone de Beauvoir est un sentiment d'infériorité et d'impuissance de la femme face à la domination de l'homme et elle est aussi une tentative non pas de mettre en évidence cette impuissance ou la supériorité de l'autre sexe, mais plutôt, pour souligner que la femme est l'autre moitié de l'homme et possède une propre volonté. C'est la raison pour laquelle ce sous-titre a été commencé par l'Autre féminin pour indiquer un fait lié à la faiblesse de la femme et à sa mort inévitable dans les deux romans:

«C'est une étrange expérience pour un individu qui s'éprouve comme sujet, autonomie, transcendance, comme un absolu, de découvrir en soi à titre d'essence donnée l'infériorité: c'est une étrange expérience pour celui qui se pose pour soi comme l'un d'être révélé à soi-même comme altérité». (Beauvoir,, Le Deuxième Sexe II, 1976, p. 35)

De Beauvoir commence *Le Sang des autres* avec la mort d'Hélène où Jean est à côté d'elle, ressentant l'amertume du remords et le sentiment de responsabilité pour ce qui lui est arrivé car, il pense qu'elle est l'une de ses adeptes qui servent son existence de leur pleine volonté par le sacrifice de soi pour la grandeur et la

supériorité de l'homme. C'est selon la perspective de l'écrivaine. De Beauvoir s'est concentrée sur la transcendance de l'homme, voire implicitement face à la faiblesse de la femme: *«Parce que j'existe. J'existe, et elle, libre, solitaire, éternelle, la voilà asservie à mon existence, ne pouvant pas éviter le fait brutal de mon existence»* (Beauvoir, *Le Sang des autres*, 1945, p. 12). Cependant, De Beauvoir montre une tendance à présenter les femmes comme une altérité autonome et libre selon leurs propres positions, visions et convictions. Elle refuse de reconnaître la domination masculine. C'est exprimé dans le dialogue qui comprend la tentative d'Hélène de convaincre Jean qu'il n'est pas responsable de sa mort et qu'il ne doit pas avoir de remords car, selon elle, il n'est qu'un outil qu'elle utilise pour atteindre son but. Ainsi, Hélène nie la supériorité de Jean ou des individus qu'elle emploie pour atteindre ces objectifs:

- *«C'est vrai que tu ne regrettes rien ? dit-elle.*
- *Non. Pourquoi.*
- *Pourquoi ? répéta-t-il.*
- *N'aie surtout pas de remords, dit-elle.*
- *J'essaierai.*
- *Il ne faut pas en avoir. Elle sourit faiblement: J'ai fait ce que j'ai voulu. Tu étais tout juste une pierre. Des pierres, il en faut pour faire des routes, sans ça comment pourrait-on se choisir un chemin ?*
- *Si c'était vrai, dit-il.*
- *Mais c'est vrai, j'en suis sûre. Qu'est-ce que j'aurais été s'il ne m'était rien arrivé?» (Beauvoir, Le Sang des autres, 1945, p. 307)*

Nous observons aussi que De Beauvoir tente à attribuer un rôle essentiel à la femme afin qu'elle puisse avoir de l'influence sur l'homme. selon lui. C'est quand Hélène cherche à imposer sa volonté au milieu de l'actualité des combats et des batailles contre les occupants en tant que l'autre moitié de (l'Autre), lorsqu'elle essaie de dissuader Jean de résister, de se battre et aussi lorsqu'elle tente de jouer le rôle de médiateur avec l'une des personnes influentes pour le déplacer dans un lieu loin des champs de bataille et de travailler au bureau. Cela a conduit au mécontentement de Jean, refusant ce comportement qui est la principale cause de leur séparation et rompre la relation:

- *«C'est bien, dit-elle. Je m'arrangerai pour que tu reviennes sans te demander ton avis.*
- *Hélène ! Je te défends, dit Jean.*
- *Ah ! tu me défends ! et que veux-tu que ça me fasse ? Chacun pour soi. Elle ricana: Un beau jour tu te trouveras affecté spécial à paris.*
- *Je t'en prie, dit Jean. Nous n'avons plus que quelques minutes: ne nous quittons pas ainsi.*
- *Tant pis, dit Hélène. Ça n'a pas d'importance puisque d'ici un mois tu seras de nouveau à Clichy.*
- *Si tu fais ça...dit Jean.*
- *Tu rompras avec moi ? Mais romps tout de suite puisque ça t'est si facile !» (Beauvoir, Le Sang des autres, 1945, p. 224)*

De Beauvoir tente de donner à Hélène un rôle primordial dans cette intrigue à travers la scène de la foule se précipitant devant la clôture en bois sur laquelle est accrochée une affiche jaune annonçant:(Exécuter une personne par un peloton

d'exécution). Cette scène a un fort impact sur l'esprit d'Hélène. Dans cette situation, elle comprend que la mort est une affaire inévitable pour tout le monde, et l'existence humaine n'a aucune valeur si l'on ne se crée pas:

*«Eh bien ! Il faut sans doute qu'on en passe par là»,
pensa-t-elle. Elle se mit à pédaler avec rage: «Tout ça n'a
pas d'importance. Rien n'a d'importance. Rien !»
(Beauvoir, *Le Sang des autres*, 1945, pp. 269-268)*

Il convient de souligner que De Beauvoir utilise la scène de la mort d'Hélène au début et à la fin du roman afin de confirmer l'idée de l'altérité féminine et que la mort d'Ève est une force qui donne un sens à la vie, un sacrifice volontaire pour l'homme plutôt que de le considérer comme une faiblesse ou une déficience à son égard:

*«Tu te rappelles: tu m'as dit une fois qu'on pouvait
accepter de risquer la mort pour que la vie garde un sens.
Je pense que tu avais raison.» (Beauvoir, *Le Sang des
autres*, 1945, p. 299)*

Quant à Green, son œuvre ne se concentre que sur la douleur de l'existence dans la vie, caractérisée par la solitude et l'isolement, les émotions brisées, la division de soi et la perte d'identité dans cette vaste prison appelée le monde dont il n'y a d'autre issue que la mort. C'est par ce que Green pense que la mort du croyant le transporte vers le bonheur, trouvé dans un autre monde, confirmant ainsi sa vision de la foi qui atteint le bonheur spirituel. Concernant la mort d'Ève, la mort féminine (en particulière) est interprétée par d'échec et d'absurdité qui sont des signes dominants de nombreuse de ses œuvres y compris ce que nous retrouvons dans *L'Autre*:

«(...) la mort n'avait été l'objet de tant d'incarnations. Green délègue la plupart du temps aux femmes la personnification de la mort» (Brudo, Rêve et fantastique chez Julien Green, 1995, p. 125)

La mort absurde de Karin témoigne de la tentative d'exploiter la faiblesse féminine (par de nombreuses personnes qui l'entourent) et de saisir la liberté des autres. Elle souffre de son amour perdu et n'essaie même pas de faire de compromis pour le bien de son amour car elle ne peut pas se débarrasser des fardeaux du passé et du son conflit qui se situe entre la foi et l'athéisme:

«Dans toute l'œuvre de Green, l'amour né d'une fulgurance se transforme toujours en un profond et total échec. L'amour est d'ailleurs presque toujours associé à la mort, pour rendre ce sentiment encore plus vain.» (Brudo, Rêve et fantastique chez Julien Green, 1995, p. 26)

Karin a ressenti que la douleur de sa solitude, son silence, le mépris de la société à son égard et l'état de stagnation qu'elle a traversé en raison de son passé honteux, ressemblent à l'état d'un corps couché dans une tombe. C'est-à-dire dans un autre monde, indiquant sa mort spirituelle avant sa mort physique. Cependant l'attitude de Roger aggrave la situation lorsqu'il refuse son amour, épuisant ce qui reste de son âme tourmentée:

«On tirait les rideaux chez les gens qui mouraient. Dans tout cela il y avait une sorte de logique insensée. D'une certaine façon, j'étais morte. J'étais dans un autre monde. La douleur m'en faisait passer le seuil.» (Green, L'Autre, 1971, p. 205)

Dans *L'Autre*, le personnage féminin tragique se trouve au croisé de deux voies qui peuvent parfois s'entremêler: l'espoir ardent de l'âme de mettre un terme à son vide émotionnel et le sentiment douloureux dû à une mauvaise conduite à une certains étape de sa vie turbulente, même si c'est implicitement vers la recherche de la foi. Le drame de Karin pousse son esprit frustré à créer un mirage rassurant pour son âme, qui vit dans un état d'ambiguïté et de silence lié au Dieu invisible auquel elle souhaite recourir pour échapper à son soi faible dans l'obscurité de l'existence humaine, ce qui la rend une victime d'une manière injustifiée:

«Tragique est véritablement, dans l'Autre, cette recherche circulaire d'un Dieu qui se dérobe et s'enrobe dans des signes cruellement ambigus, cryptiques. Vouloir sortir de soi pour aller à Dieu.(...).Retomber fatalement dans la clôture du moi et la finitude obtuse du réel hostile (...).Boire jusqu'à la lie la coupe obscure de l'existence humaine qui fait de Karin une victime piaculaire gratuite (...)» (Raclot, Julien Green Visages de l'altérité, 2006, p. 70)

La chute et la mort de Karin noyée dans la mer (qu'il s'agisse d'un meurtre ou d'un accident) sont considérés comme le destin inévitable d'une vie perdue, qui subit le rejet des autres et qui continuent à manifester leur haine pour l'Autre. Elle montre l'affirmation catastrophique de ce destin qui dévoile combien Karin est pourchassée et capturée par la malchance: *«Cette nuit, elle pourra s'amuser avec les morts, dit-il.»* (Green, *L'Autre*, 1971, p. 320)

En ajoutant, l'abandon de l'amant qui disperse ses espoirs de réunir à nouveau. La mort de Karin est précédée par l'étape de déclin qui ouvert la voie à la tragédie: *«Si Karin finit par retrouver la foi, elle trouve la mort à cause de «l'autre», l'agresseur, dans un simulacre de spectacle tragique, l'agression, banal fait*

quotidien.» (Green, *Julien Green Visages de l'altérité*, 2006, p. 115), et la phase de désespoir dans l'existence du bien en raison de sa tromperie par l'un des hommes qui lui vole son collier. À ce moment-là, Karin éprouve une amertume de déception et de douleur car elle, qui s'est dévouée aux autres, confrontée à l'abandon et la punition d'eux.

Elle accuse Roger de l'avoir détourné de son chemin moral, religieux et social. De plus, elle constate que Roger, par son égoïsme et sa quête du plaisir, est la cause principale de sa tragédie. C'est par ce que c'est lui qui met fin à son innocence et à sa pureté: *«la tragédie de Karin, c'est bien d'être à jamais coupée d'elle-même, de cet être pur, qu'elle fut, avant le surgissement de Roger»* (Raclot, *Julien Green Visages de l'altérité*, 2006, p. 80). Il la transforme à une jeune femme en quête de plaisir physique auprès des soldats de l'occupation et pour chercher la tendresse perdue dont elle privée avec son amant. Elle perd donc sa réputation en tant que citoyenne ordinaire dans la société:

«(...) je regrettai de n'être pas morte dix ans plus tôt, avant la guerre, avant le jour où Roger s'était tenu devant moi(...) Peut-être, si je ne l'avais pas rencontré, serais-je restée la demoiselle un peu naïve (...) Roger m'avait livrée entre leurs mains (...)» (Green, *L'Autre*, 1971, p. 166)

Il est également évident que ce sentiment n'est qu'une incarnation de la contradiction tortueuse qui est le signe remarquable dans l'œuvre de Green, en ce qui concerne la souffrance refoulée au milieu du conflit de désirs charnels, qui l'ont tourmenté dans sa jeunesse et de son athéisme d'une part et les souvenirs de son enfance pieuse et purement catholique, hérités de sa mère profondément religieuse d'autre part. Green souligne son calvaire lorsqu'il a écrit dans *Partir avant le jour*:

«(...) Mais qu'on me les rende, ces jours de bonheur où le désir n'avait pas de place, où le corps ne savait rien de ce qu'il ne devait pas savoir, où la chair intacte restait pure sans l'ombre d'un effort, où les passions n'avaient pas dévasté le cœur (...)» (Green, Partir avant le Jour, 1963, p. 92)

Dans la première partie de *"Julien Green: visages de l'altérité"*, Jérôme Pourcelot relate: *«Karin - à l'instar de tant de ses homologues greeniens - assiste, sur l'écran intérieur torturant de sa mémoire, à un arrêt sur image insoutenable»* (Raclot, *Julien Green Visages de l'altérité*, 2006, p. 81), il décrit le sentiment de Karin lorsqu'elle perd l'assurance et la sécurité qu'elle avait pendant son enfance, quand elle était protégée de toute force maléfique contrôlant son être, grâce aux soins parentaux, expulsant tout ce qui pourrait lui nuire. Le souvenir de son père (quand elle était avec lui dans un jardin, en lui racontant les noms des fleurs et en l'appelant sa petite dame préférée) a un effet de nostalgie si douloureux et fatal pour son enfance, au point que Karin choisit la mort plutôt qu'éprouver ce sentiment douloureux: *«Soudain, je me revis dans un jardin, heureuse, la main dans celle de mon père qui m'appelait sa petite demoiselle préférée et me disait les noms de fleurs devant lesquelles nous passions. J'eus envie de mourir»*. (Green, *L'Autre*, 1971, p. 257).

Karin est condamnée à subir l'ostracisme et la tragédie du soi qui cherche un égal, mais qui ne peut pas être l'Autre, pour lequel il n'y a aucune chance de se sauver ou de rédemption. Il est impossible de s'échapper à cette réalité. Karin est caractérisée aussi d'être une fille piégée dans le désespoir, la détresse tragique, la dépression et la colère. Ces sentiments la poussent à rechercher le sens de l'existence dans le monde où la force dominante de la vie est caractérisée comme une puissance qui maintient une personne en vie de manière nuisible pour lui faire

subir son amertume sans justification: «(...) *La vie me parut n'avoir plus aucun sens. Je ne voyais plus en elle que la volonté de faire souffrir les êtres: on naissait pour le malheur.*» (Green, *L'Autre*, 1971, p. 291)

Les deux dernières parties de *L'Autre* commencent et se terminent par la déception de Karin et la perte ultime d'espoir de la vie, la déception qui ouvre la voie à sa fin tragique spirituellement et physiquement: Cité extrait de son manuscrit: «*Fini! s'écria-t-elle. Fini à jamais. Je m'en vais.*» (Green, *L'Autre*, 1971, p. 317). La déception entraîne un sentiment de fin: «*Elle pensa: Mourir. Mourir maintenant.*» (Green, *L'Autre*, 1971, p. 318) Cette fin ouvre aussi la voie à des discussions internes et de se questionner sur l'amour d'un homme et sur l'amour de Dieu en même temps. Ces interrogations ne conduisent pas à un résultat décisif, mais nous pouvons dire que Michèle Raclot a un autre point de vue: «*Il met ainsi en évidence le salut de l'héroïne, et le fait que sa mort est une ultime épreuve et non une défaite*» (Green, *Julien Green Visages de l'altérité*, 2006, pp. 164-165), selon elle, la mort ne représente pas seulement la fin pour les personnages mais, que la mort peut parfois s'incarner pour devenir une partie de leur être et de leur vie comme une épreuve et non une défaite à travers ce qu'ils subissent et ce qu'ils ressentent au cours de leur vie quotidienne, ainsi que leurs pensées épuisantes: «*La mort du protagoniste est un dénouement typique chez Green.*» (Green, *Julien Green Visages de l'altérité*, 2006, p. 32)

Conclusion

Il est évident que les sociétés européennes en général et la société française en particulier, ont connu une lutte pour appréhender l'Autre dans une période caractérisée par l'ambiguïté, la dispersion intellectuelle et les fluctuations politiques et idéologiques au cours des deux guerres mondiales au XXe siècle. Ce conflit a conduit à une véritable exploration de l'Autre parmi de nombreux philosophes et auteurs en Europe. Les écrivains Simone de Beauvoir et Julien Green ont traité la notion de l'Autre au milieu de leur ardente lutte entre le sentiment de culpabilité et la mort inévitable de (femme) dans leurs deux romans étudiés, la considérant comme l'Autre (soit faible et marginale ou coupable qui mérite d'être punie pour les péchés qu'elle a commis dans une période précédente de sa vie). De Beauvoir a cherché à mettre en lumière la souffrance de femmes dans une communauté masculine et leur aliénation d'elles-mêmes et de la société, en plus de dessiner la mort inévitable des femmes, ainsi que le complexe de culpabilité incarne par le personnage de (Blommaert), considéré comme un miroir du personnage de De Beauvoir et sa culpabilité envers son amie décédée très jeune à cause d'une maladie. Alors que Green a tenté d'utiliser l'Autre à travers son personnage féminin (Karin) comme un miroir reflétant la souffrance de l'âme et du corps dans leur lutte sévère entre la mort spirituelle due au péché homosexuel et la plongée dans l'homosexualité ou le fardeau de la culpabilité et de la négligence dû de l'abandon de la foi religieuse et à trahir la mémoire de sa famille pieuse. Nous pouvons dire que les deux écrivains ont essayé de peindre un portrait de l'Autre entre culpabilité et mort, tant selon sa perspective philosophique existentielle et selon son expérience personnelle qui s'inscrit dans la circonstance de la phase instable qu'ils ont vécue. C'est pour être un message inspiré de l'expérience des deux écrivains qu'ils voulaient transmettre à leurs lecteurs.

Bibliographie

- Auroy, C. M. (2015). Par la cafetière de Balzac ! " Julien Green et " le plus grand des romanciers français ".L'Année balzacienne. (16).
- Beauvoir, S. d. (1945). Le Sang des autres. Paris: Gallimard.
- Beauvoir, S. d. (1960). La Force de l'Age. Paris: Gallimard.
- Beauvoir, S. d. (1976)., Le Deuxième Sexe II. Paris: Gallimard.
- Beauvoir, S. d. (1979). Quand prime le spirituel. paris: Gallimard.
- Beauvoir, S. d. (2011). Mémoires d'une jeune fille rangée. Paris: Gallimard.
- Brudo, A. (1995). Rêve et fantastique chez Julien Green. paris: PUF.
- Delphine, P. N. (2013). L'œuvre fictionnelle de Simone de Beauvoir: l'existence comme un roman. France: HAL.
- Dostoïevski, F. (1973). Les Frères Karamazov. Gallimard.
- Green, J. (1961). Journal 1928-1949. Paris: Plon.
- Green, J. (1963). Partir avant le Jour. Paris: Grasset.
- Green, J. (1971). L'Autre. Paris: Fayard.
- Green, J. (1972). Œuvres complètes I. Paris, France: Gallimard.
- Green, J. (1991). L'homme et son ombre. Paris: Seuil.
- Green, J. (1995). Le Malfaiteur. Paris: Fayard.
- Green, J. (2006). Julien Green Visages de l'altérité. Paris: L'Harmattan.
- Green, J. (2019). Journal intégral 1919-1940. Paris: Robber Laffont.
- Mohammadi, F. K. (2003). Simone de Beauvoir, écrivain engagé. Nancy, France: université de Nancy 2.
- Raclot, M.-F. C. (2006). Julien Green Visages de l'altérité. Paris: L'Harmattan.
- Razzaghi, S. V. (2018). Les personnages de Julien Green, reflet du mythe personnel de leur auteur. 10(2), p. 32.
- Saliba-Chalhoub, N. (2014). Culpabilité et salut dans l'œuvre romanesque de Julien Green Lecture herméneutique de Si j'étais vous.

Sitographie

- <https://worldgender.cnrs.fr/notices/alienation/#>: Consulté le 8 mai 2024, 09:15.Pm.
- <https://worldgender.cnrs.fr/notices/alienation/> Consulté le 12 mai 2024, 11 :10.Am.
- <chrome-extension://efaidnbmnnnibpcajpcgclefindmkaj/https://eduscol.education.fr/document/3756/download> Consulté le 10 mai 2024, 12:52.Am.
- «Coupable devant tous et pour tout» | Cairn.info, consulté le 9 mai 2024, 05:02.Pm

الآخر: الذنب و الموت في «دم الآخرين» لسيمون دو بوفوار و«الآخر» لجوليان كرين

المستخلص

لقد تميز القرن العشرين ببزوغ الفكر الفلسفي الوجودي الذي إنصبت إحدى إهتماماته على تفسير مفهوم الآخر في خضم التقلبات النفسية والاجتماعية والظروف المعقدة التي سادت خلال فترة الحربين العالميتين حيث عانى المرء من الاغتراب عن الذات و المجتمع بحسب المنظور الفلسفي للكاتبة سيمون دو بوفوار والكاتب جوليان كرين. تجلّى هذا الامر في روايتيهما (دم الآخرين) للكاتبة الاولى و (الآخر) للثاني، جدير بالذكر أن كلا الكاتبان يؤمنان بالمذهب الوجودي ويتمان له. يدعونا هذا الامر الى تناول بعض العناصر المهمة التي يتسم بها الآخر في هذا الفكر الوجودي مثل (الذنب والموت) اي القناعة الراسخة لدى الرجل أو شعوره بالذنب المتأصل جراء موت المرأة المحتوم بإعتبارها الآخر.

الكلمات المفتاحية: الآخر، الذنب، الاغتراب، قناعة دوستوفسكي، الموت.